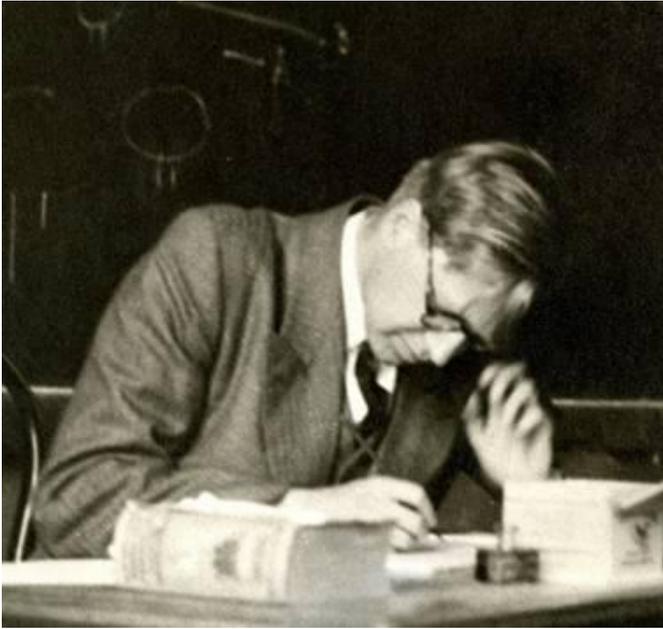


## La main.



Pierre Gilbert en train d'écrire : pendant que la main droite progresse et décide, l'autre se tient élevée, mi-ouverte, sensible, prête à répondre au rythme des pensées.

Il ne dactylographiait pas lui-même, toute son œuvre a d'abord été rédigée au porte-plume.

Il écrivait tous les jours, en tous lieux, en tout moment qu'il pouvait dérober au quotidien. Même dans les trams, où il tenait presque toujours à rester debout : il empoignait la main courante en y appuyant un de ces carnets toilés gris qu'il avait toujours sur lui, et parvenait, dans ces conditions, à compléter un vers, ou à fixer une impression de voyage.

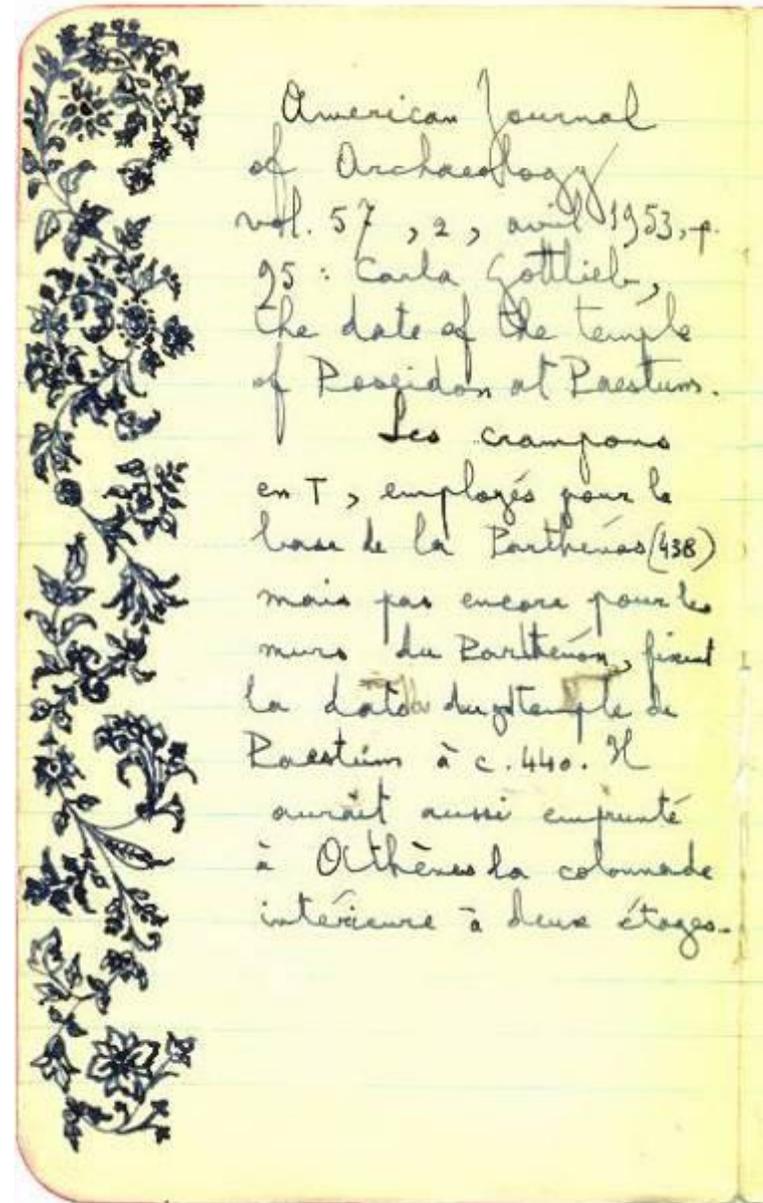
Les plus petits carnets accueillait les notes du tout-venant, les autres, des matières déterminées. Il menait toujours plusieurs ouvrages de front, et passait ainsi facilement d'un travail égyptologique à une pièce de théâtre, ou d'un poème, à l'article sur Sainte Gudule qu'il méditait depuis des années. Avancé dans des textes différents, il ne se sentait prisonnier d'aucun, et les retrouvait chaque fois avec recul. Il se corrigeait beaucoup, aussi exigeant en prose qu'en poésie.

« VAUVENARGUES - *Quand on écrit, mon père, c'est sans doute pour communiquer avec les hommes, mais aussi, et peut être surtout, pour arriver à une intensité d'esprit, qu'une méditation sans objet permet rarement d'atteindre.* »

- *Sainte-Victoire ou la lettre de Voltaire p.57.*

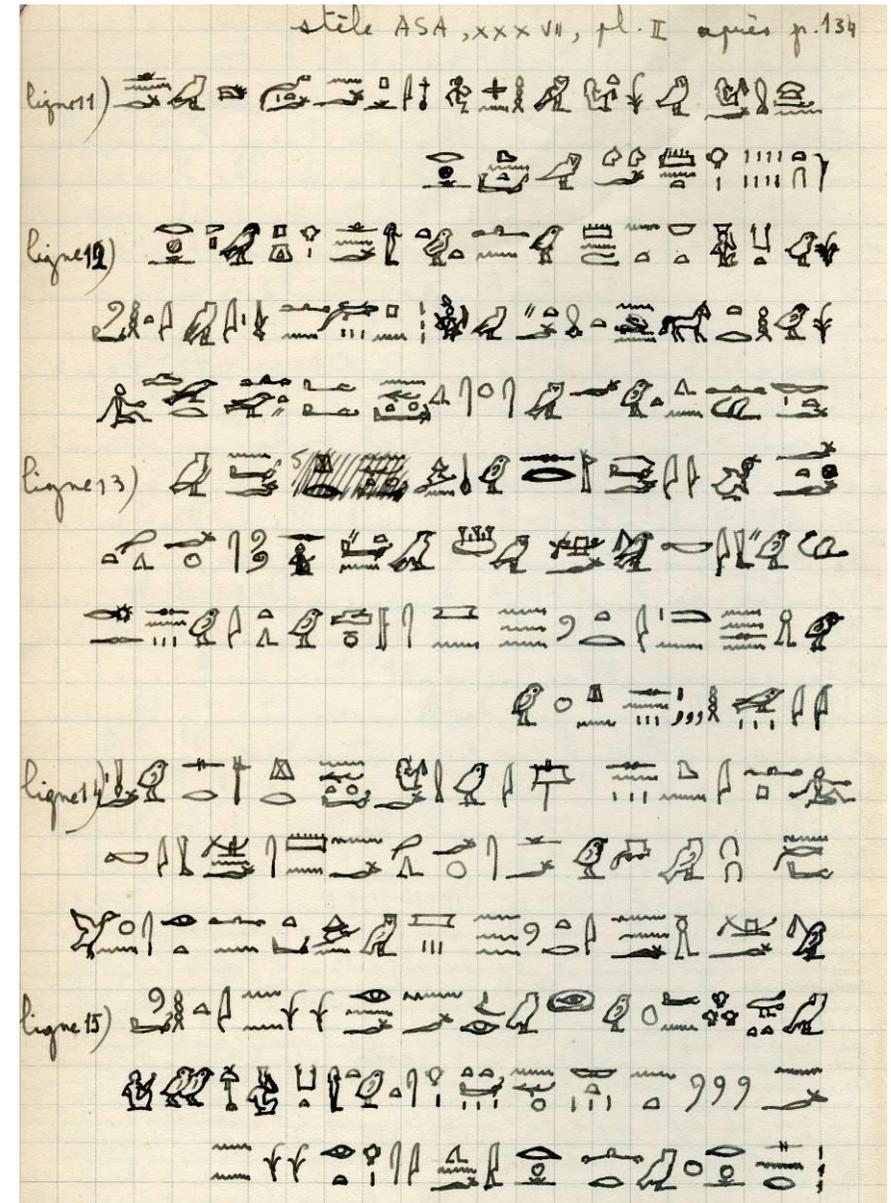
Il est bon de lire ses pages comme elles ont été écrites, jamais trop vite, au rythme d'une voix qui vous parle, en y revenant souvent, car s'il aimait être clair, il recherchait la densité. Ses livres et ses articles sont de ceux que l'on garde, que l'on apprend à connaître, et que l'on retrouve en s'y sentant chaque fois un peu mieux.

La page ci-dessus, tirée d'un de ces carnets gris, révèle la souplesse de sa plume. Un rinceau élégant et une référence archéologique précise s'y tiennent compagnie, et illustrent ensemble le dialogue entre la rigueur et le style qui conduit toute son œuvre. Claire Préaux, qui avait été sa condisciple à l'ULB, avait noté qu'« *il dessinait des dentelles dans les marges de ses cahiers* » pendant les cours de philologie classique. Il composait ces volutes avec une sûreté et une aisance déconcertante, et disait que cet exercice l'aidait, en situation d'écoute, à soutenir l'attention. Il y avait là loin d'un passe-temps désinvolte : on sent, dans un bel article qu'il consacra un jour à l'art du rinceau, combien il l'avait médité et pratiqué lui-même :



« Nous sentons la vie affluer au ressort des tiges, à la vigueur des feuilles, et s'accomplir à la délicatesse des fleurs. Mais que nous sommes loin du réel ! La composition a des réponses rythmiques étrangères aux aspects coutumiers du monde. Elles manifestent infiniment mieux que les végétaux vivants une cadence universelle. La régularité de ces ondes révèle de l'unité ; elle nous incite à poursuivre sous les inégalités quotidiennes un réseau de tensions équilibrées par la communion de leur élan. »

-Caractères et origines du rinceau architectural romain, 1960.



Trois rinceaux, une anémone, et une page d'écriture hiéroglyphique de Pierre Gilbert.